

geance de Sylla. Ailleurs, un peu au-dessus du point où l'on traverse le Garigliano, se trouvait ce pont rendu célèbre vers la fin du 15e siècle par la défense héroïque qu'en fit seul contre un grand nombre d'Espagnols, le chevalier Bayard, "lequel," dit la chronique du temps, "n'avait pas deux coudées de haut, mais de plus hardye mûtre n'eust-on seen trouver. Le bon chevalier qui désirait toujours estre près des coups, s'était logé joignant du pont ; et là, fut si durement assailli, que sans trop grande chevalerie, n'eust seen résister, et à coups d'épée se defendit si très-bien que les Espagnols ne scayaient que dire, et ne cuyaient point que ce fust ung homme."

Nous marchâmes pendant quelques heures, à travers une campagne où la beauté du paysage et les souvenirs classiques, dont ces lieux sont pleins, se disputent si souvent l'attention des voyageurs. "Presqu'à chaque pas, en Italie, dit quelque part Madame de Staël, la poésie et l'histoire viennent se retracer à l'esprit ; et les sites charmants qui les rappellent, adoucissent toute ce qu'il y a de mélancolique dans le passé, et semblent lui conserver une jeunesse éternelle."

Nous arrivâmes à *Capua-Nuova*, située à peu de distance de cette autre Capoue où Annibal fut étape, et où il perdit tous les fruits de sa fameuse victoire de Cannes. Autre temps, autres lieux, sans doute, car la Capoue d'aujourd'hui ne m'aurait certainement pas attiré par ses délices. Sans doute Annibal n'est pas venu ici en Novembre.

Capoue est une place forte entourée de fossés, où l'on entre et d'où l'on sort par un pont-levis, mais toujours, (*cérémonie invariable*), le passe-port à la main.

Ici commence un chemin de fer qui se rend à Naples, mais j'eus la bonne fortune d'achever la route avec la *petite vitesse*. Mes deux courriers étaient de bons compagnons, toujours prêts à me donner des renseignements sur le pays. Je me trouvai bien d'eux et je fus heureux de rester dans leurs bonnes grâces tout en les entretenant de cigarettes et en leur donnant de temps à autre la *buona mano*, (*la bonne-main ; étrennes*), en sorte qu'ils étaient très coulants et parlaient le meilleur français qu'ils pouvaient. L'homme est curieux, c'est le seul être que l'on puisse apprivoiser avec de l'argent.

La route de Capoue à Naples est superbe ; on la trouve plantée en beaucoup d'endroits, de grands arbres qui sont toujours et partout, un si bel ornement. La campagne surtout est admirable, elle est ici dans un riche état de culture, ce qui, joint avec sa fertilité, lui a fait donner le nom de *Terra di Lavoro, Terre de Labour*. La route ici était devenue très gaie, elle était animée par un grand nombre de promeneurs, en grand équipage. La proximité de villes importantes donnait au pays ce mouvement et cette vie qui sont l'âme des voyages, et qui nous avaient manqué jusqu'ici.

Enfin nous arrivâmes à Naples, la belle Naples, Naples l'oisive et la voluptueuse, Naples au ciel bleu, au flot d'azur, aux souvenirs poétiques et enthousiastes, et qui a fait dire : *Voir Naples, et puis mourir*. C'était à quelques minutes près, la même heure, et par le même clair de lune que nous étions la veille, partis de Rome.

Je me rendis de suite à l'hôtel, tout brisé, tout meurtri de vingt quatre heures de cahottage. Cet hôtel fait face au golfe. Là, malgré la fatigue excessive que j'éprouvais dans tous mes membres, je ne pus me défendre de contempler, d'admirer, pendant long temps, long temps, ce que j'avais devant moi. La lune qui venait se refléter dans le golfe à l'onde de cristal,

et littéralement doré de ses rayons la vague presque silencieuse ; en face les ombres, imparfaites comme des fantômes, des îles de Capri et d'Ischia ; d'un côté les deux mamelons fumants de ce Vésuve que je contemple ; enfin de l'autre le Mont Pausilippe et le rivage de la Margellina avec les petites maisons de pêcheurs ; et en arrière, Naples elle-même, Naples mollement couchée sur une colline à la pente gracieuse, et venant se baigner les pieds dans la mer ; enfin, comme pour couronner tout cela, le château St. Elme avec ses souvenirs et son prestige du passé ; tel était le beau spectacle qui s'offrait à ma vue.

Je passai quelques heures à m'extasier ainsi de ce que je voyais, à humer la fraîche et pure brise qui venait de flâter le flot d'azur. C'est dans de tels moments que, suivant l'expression d'un poète enthousiaste, on aime à oublier en quelque sorte, tout ce que l'on sait des hommes.

Je me retirai enfin, tout ébloui, et agité de mille pensées diverses, regrettant seulement que ma femme, que j'avais laissée à Rome, ne fut pas avec moi pour partager mon admiration et ajouter le prestige de son imagination de femme, à ce ciel bleu de Naples.

Je consacrai d'abord quelques jours à visiter la Parthénope des anciens. Je fus vraiment charmé de sa riante physionomie. C'est la ville qui, sous le côté gai, approche le plus de Paris : Elle a ses boutiques en plein vent, ses théâtres, ses conteurs d'histoire, ses joueurs de gobelet, ses fournaux où l'on fait la cuisine et où l'on vous offre à vous laver, à boire, à manger, le tout pour 3 sols ; elle a surtout ses Lazzaroni, nature exceptionnelle, type à part et unique dans le monde. Les habitants sont gais et joyeux, mais gesticulatrices jusqu'à la bousfonnerie, et criards à fendre la tête. L'air sérieux du Romain a disparu sous la figure rieuse et insouciante du Napolitain. Le *Napolitain*, dit un observateur célèbre, est une sorte de Grec dégénéré, présentant dans ses allures, un singulier contraste avec le *Romain* son voisin ; lequel a conservé une tenue grave, un air de dignité, comme s'il avait toujours présente à l'esprit la grandeur passée de sa ville et de ses ancêtres.

La rue de Tolède avec ses larges dalles de lave est certainement très-belle et très riche. Mais je n'ai pas entrepris de décrire les monuments de Naples : aussi bien on ne peut se sentir dans cette ville sans songer au Vésuve.

Donc dès le 22 Novembre, quatre jours après mon arrivée, le temps étant encore magnifique, la brise pourtant déjà moins suave et moins douce, à peu près comme ici, en Septembre, je résolus de faire mon ascension au Vésuve.

On peut se rendre par mer, en deux heures environ, de Naples à Portici, village situé au pied même du volcan. Je résolus de faire ainsi *par eau* ce trajet, pour y trouver l'occasion de mieux observer l'aspect total du beau Golfe de Naples. En effet, je ne fus pas plutôt en mer que je vis dérouler devant moi ce panorama unique dans le monde, et variant à chaque instant. D'un côté le Vésuve au cône toujours fumant, et dont l'objet grossissait à vue d'œil ; ici le petit Golfe de Sorrente ; d'autre part l'île de Capri, aux formes fantastiques ; là le Golfe de Pouzzoles, qui ne le cède en rien à celui de Naples ; en face, le cap Misène, d'une célébrité classique ; plus loin, la fameuse Ischia ; enfin Naples elle-même ; Naples dont à cette distance on peut mieux observer et apprécier l'incomparable site ; étant, comme je l'ai dit, bâtie sur une pente douce, et selon l'expression pleine de justesse d'une femme célèbre, "assise en amphithéâtre, comme